# La politisation de l'autobiographie dans *Les années* d'Annie Ernaux

**Benoît Monginot**

Dans *Les années*, «autobiographie impersonnelle»[1] selon l'expression paradoxale d'Annie Ernaux, la narratrice retrace, à partir de la remémoration d'une immersion phénoménologique dans les époques qu'elle évoque, l'histoire des usages, des sentiments, des discours et des pensées de communautés d'extension variable.[2] L'originalité du projet tient sans doute à la collision entre une perspective autobiographique (à la fois immergée et temporellement distanciée) et la recherche d'une représentation collective. Pour le dire autrement, dans la mesure où la première personne sera toujours évitée dans le récit, toujours mise à distance, l'écriture autobiographique se voit engagée sur une voie qui semble d'emblée éminemment politique mais qui s'écarte du paradigme de la représentance[3] romantique, lequel permettait au «je» de valoir pour tous et de faire de sa singularité le support d'une universalité. De fait, le dispositif énonciatif des *Années*, déjà amplement commenté par la critique, faisant alterner des pronoms à l'extension référentielle changeante résume cela:

1 A. Ernaux, *Les années*, Gallimard, Paris 2008, p. 252; afin d'alléger le système de notes, les références au récit d'Annie Ernaux seront accompagnées d'un simple numéro de page et le sigle *Ann.*

2 Cette variabilité des groupes représentés peut justifier de distinguer entre «community» (réseaux fermés) et «commonalities» (réseaux ouverts), comme le fait Alain Rabatel en s'appuyant sur les travaux de John J. Gumperz dans l'article passionnant qu'il consacre aux *Années*. Elle interdit toute prétention à l'universalité: «Toute community ne doit pas être confondue avec les commonalities, associations basées sur des événements (de discours) communs vécus et réexpériencés, analysés, remémorés à travers le langage. Il me semble que ces niveaux différents d'appartenance sont en phase avec des histoires diverses, des embryons de fiction, qui renvoient aussi aux notions dynamiques de parcours, de réseaux et d'acteur-réseau, qui permettent de penser l'hétérogénéité et la diversité des agencements sociétaux, selon des "processus contradictoires de formation et de démantèlement des groupes"» (A. Rabatel, *La fictionnalisation des paroles et des gestes. «Les Années» d'Annie Ernaux*, in «Poétique», 173, 1, 2013, pp. 105-123: p. 120.

3 Dans le sens que Jean Bessière attribue au terme dans *Quel statut pour la littérature?*, Presses Universitaires de France, Paris 2001, pp. 18-19.

> Dans le système d'énonciation des Années, «je» est «on» quand il est appréhendé comme le contemporain anonyme d'une collectivité historique déterminée. «Je» est «nous» quand il est situé dans un ensemble d'individus partageant un système de valeurs communes, générationnelles ou politiques. «Je» est «elle» quand il est tenu à distance du temps d'une narratrice confrontée au sentiment relatif de sa propre étrangeté. [...] L'idée, capitale pour celle-ci, est que la mesure de soi ne se situe pas en soi, mais dans ce qui projette le sujet hors de lui-même, un «moi» polarisé par les autres, par le monde, par l'histoire, par des livres et des œuvres, des chansons et des tableaux.[4]

À l'autobiographie écrite à la première personne du singulier se substitue la narration d'une subjectivité distanciée («elle») et toujours socialisée («nous», «on») suivant une énonciation que l'autrice caractérise comme «transpersonnelle».[5]



À travers la définition des modalités de politisation de l'œuvre qu'il autorise, nous voudrions interroger la puissance critique du dispositif inventé ici par Annie Ernaux. La thèse que nous défendrons est celle d'une non-coïncidence voire d'une contradiction entre le projet *mémoriel* des *Années* et les implications *politiques et critiques* du texte. Pour ce faire, nous montrerons comment, dans cette œuvre, la politisation et la collectivisation de l'autobiographie se fonde sur une redéfinition critique des conditions de possibilité d'une parole privée capable de se distancier des discours idéologiques en circulation. Parmi les nombreux fils narratifs qui parcourent le livre, celui qui raconte l'expérience d'une écriture de soi nous intéressera donc particulièrement dans la mesure où il participe à la fois d'une réflexivité du projet autobiographique et d'une réflexion sur la puissance subversive de toute parole individuelle dès lors qu'elle se constitue ou se rêve selon un écart par rapport aux discours dominants. C'est à travers la représentation et la citation dans le texte du journal intime de l'autrice qu'on en suivra d'abord les développements.

## 1. La représentation de la parole privée du journal intime dans *Les années*: entre invention d'une intériorité ineffable et origine d'une subversion subjective

Dans le livre, la première mention de cet espace de parole se situe vers la fin des années 1950:

4 B. Blanckeman, *Du romanesque dans «Les Années»*, in «Littérature», 206, 2022, pp. 72-78: pp. 74-75.

5 Le terme est employé par Annie Ernaux dans *Vers un je transpersonnel*, in «Autofictions *et Cie*, Cahiers RTM», 6, 1996, pp. 218-221. Pour une étude de la notion voir J. Meizoz, *Éthique du récit testimonial, Annie Ernaux*, in «Nouvelle revue d'esthétique», 6, 2, 2010, pp. 113-117: pp. 113-115.

> Il n'y a rien de tout cela dans le journal intime qu'elle a commencé de tenir, où elle décrit son ennui, son attente de l'amour dans un vocabulaire romanesque et grandiloquent. Elle a noté qu'elle doit disserter sur Polyeucte mais préfère les romans de Françoise Sagan qui, «bien que foncièrement immoraux, ont cependant un accent de vérité». (*Ann*, p. 71)

On comprend à la lecture de ce passage que, dans son journal, l'autrice, alors adolescente, investit une énergie sexuelle en quête d'objets et une volonté de se distinguer d'une banalité scolaire et morale tout en s'appropriant un ensemble de références littéraires et culturelles. On décèlera sans doute, dans l'affirmation qui s'y opère d'une individualité insatisfaite pétrie d'aspirations romanesques et pleine d'un désir de distinction, sinon une forme de bovarysme, à tout le moins l'expression d'un décalage entre la subjectivité qui se dit et s'invente dans l'écriture diariste et les conditions d'une existence concrète.[6] Dans cette première occurrence, l'espace de l'expression intime semble plutôt apolitique, dans la mesure où il se présente comme une parenthèse excluant tout élément du contexte géopolitique (faisant référence au cotexte gauche hors citation, «tout cela» désigne en effet la décolonisation et le début de la guerre froide).



Les différentes représentations du journal intime insisteront avec constance sur un décalage et une inquiétude similaires, sur une même difficulté à trouver sa place, si ce n'est par le refus d'univers discursifs jugés insatisfaisants. L'intime semble ne pouvoir s'y dire que comme difficulté à se conformer à ce qui est considéré comme une pensée ou comme une forme de vie admises. Mais on le voit, du fait de cet anticonformisme déclaré, le bovarysme de l'autrice se teinte vite de nuances politiques:

> C'est l'approfondissement de sensations fugitives, impossibles à communiquer aux autres, tout ce que, si elle avait le temps d'écrire – elle n'a même plus celui de lire –, serait la matière de son livre. *Dans son journal intime, qu'elle ouvre très rarement comme s'il constituait une menace contre la cellule familiale, qu'elle n'ait plus le droit à l'intériorité, elle a noté: «Je n'ai plus d'idées du tout. Je n'essaie plus d'expliquer ma vie» et «je suis une petite-bourgeoise arrivée». Elle a l'impression d'avoir dévié de ses buts antérieurs, de n'être plus que dans une progression matérielle. «J'ai peur de m'installer dans cette vie calme et confortable, d'avoir vécu sans m'en rendre compte.»* Au moment même où elle fait ce constat, elle sait qu'elle n'est pas prête à renoncer à tout ce qui ne figure jamais dans ce journal intime, cette vie ensemble, cette intimité partagée dans un même endroit, l'appartement qu'elle a hâte de retrouver les cours finis, le sommeil à deux, le grésillement

6 Il est intéressant de noter dès à présent qu'une telle expression de soi coïncide aussi avec l'investissement de la jeune Annie dans la littérature et dans les débats qui la traversent, comme si l'horizon de la parole privée et celui de l'écriture littéraire commençaient d'abord par se confondre.

> du rasoir électrique le matin, le conte des *Trois Petits Cochons* le soir. (*Ann*, p. 103; nous soulignons)

Dans ces lignes, issues de la séquence qui couvre les années 1967-1972, la narratrice se revoit en jeune mère interrogeant la vie qu'elle mène et qui l'éloigne de toute recherche d'appropriation intellectuelle de sa propre existence («Je n'ai plus d'idées du tout. Je n'essaie plus d'expliquer ma vie»). L'écriture du journal intime apparaît alors comme la vigie d'une conscience en porte-à-faux et s'oppose à l'acceptation passive d'une vie conjugale étouffante et dans les clous. Elle constitue un espace énonciatif dans lequel et grâce auquel s'accuse l'écart entre un désir et une condition subie. Mais par là-même cet espace ouvre la voie à une critique qui trouve à se formuler dans les termes d'un positionnement politique à gauche (attaque de la «petite-bourgeoisie», critique de la vie «installée» et confortable), malgré des ambivalences affectives reconnues avec lucidité.



Le journal peut alors apparaitre comme un instrument qui permet au sujet de s'extraire de contextes oppressants. Il joue le rôle d'une véritable table d'orientation. En effet, lit-on quelques lignes plus loin:

> Dans son journal: «Par un extrême narcissisme, je veux voir mon passé noir sur blanc et par là être telle que je ne suis pas» et «C'est une sorte d'image de la femme qui me tourmente. M'orienter peut-être par là». (*Ann*, p. 104)

L'orientation qui se dégage prend la forme d'un thème politique majeur: celui de la condition féminine en régime conjugal, cette «image de la femme» qui sera au cœur de *La femme gelée.* Même constat pour cet autre passage dans lequel le journal intime est de nouveau caractérisé comme boussole existentielle et recueille l'expression d'une non-adhérence de l'autrice aux situations et aux identités dont elle se sent affublée:

> Elle ressent son métier comme une imperfection continuelle et une imposture, a écrit dans son journal «être prof me déchire». Elle déborde d'énergie, de désir d'apprendre et d'entreprendre des choses nouvelles, se souvient de ce qu'elle a écrit à vingt-deux ans, «si je n'ai pas accompli ma promesse à vingt-cinq ans, écrire un roman, je me suicide». Dans quelle mesure Mai 68 – qu'elle a l'impression d'avoir raté, trop installée déjà – est-il à l'origine de la question qui l'obsède: «Serais-je plus heureuse dans une autre vie?» (*Ann*, pp. 125-126)

Ici encore le décalage exprimé dans le journal intime se combine à une perspective politique plus vaste, celle des événements de Mai 68 et des espérances que le mouvement a instillé dans les consciences.

Il semble donc que la convocation de la parole privée du journal comporte deux dimensions essentielles: 1) elle permet de mettre en évidence les étapes d'une invention de soi comme subjectivité, invention

indissociable d'un profond sentiment d'extranéité, d'une radicale impossibilité à se définir selon quelque identité que ce soit; 2) elle conduit à caractériser cette expérience de soi comme une expérience différentielle capable de mettre en question les discours et les situations rencontrés et donc comme le point de départ, sur le plan individuel, d'une possible subversion de l'ordre établi. Pour le dire autrement, dans l'économie globale des *Années*, le journal intime est présenté à la fois et paradoxalement comme le support et le laboratoire apolitique d'une mystique du sujet, d'un mythe de l'intériorité[7] et comme la base individuelle d'une politisation du quotidien.[8]



## 2. La parole privée et la réflexivité critique au crible de la polyphonie citationnelle

Cependant, les enjeux de la représentation de la parole intime dans *Les années* vont au-delà d'une telle généalogie de l'invention de soi comme puissance subversive. Pour le comprendre il faut interroger non plus les contenus explicites mais la modalité énonciative principale de cette représentation: la citation. En effet, la parole intime du journal n'existe ici qu'en régime citationnel, enchâssée dans une narration qui en détermine énonciativement l'interprétation. Dans le cadre d'un récit qui évite la première personne et lui préfère l'extériorité du «elle» ou les collectifs fluctuants dénotés par les «on» et les «nous», toute thématisation de l'intime ou toute reproduction d'une parole tenue pour privée est à la fois significative (en ce qu'elle souligne par contraste le dispositif énonciatif dans lequel elle s'insère) et problématique (dans la mesure où tout est fait pour nous signifier que l'existence même d'une parole privée ne va pas de soi). Lisons, pour nous en convaincre, un passage de la séquence consacrée aux années 1960, période de formation intellectuelle de l'autrice:

> À certains moments, elle éprouve un accablement devant la somme de ce qu'elle a appris. Son corps est jeune et sa pensée vieille. Dans son journal intime, elle a écrit qu'elle se sent «sursaturée d'idées passe-partout, de théories», qu'elle est «à la recherche d'un autre langage», désirant «retourner à une pureté première», elle rêve d'écrire dans une langue inconnue. Les mots lui sont «une petite broderie autour d'une nappe de nuit». D'autres phrases contredisent cette lassitude: «Je suis un vouloir et un désir.» Elle ne dit pas lesquels. (*Ann*, p. 91)

7 En effet, de ce «je» qui affirme «Je suis un vouloir et un désir.» mais qui «ne dit pas lesquels» (*Ann*, p. 91), qui est sûr «de n'avoir aucune "personnalité"» (*Ann*, p. 92), qui a la sensation de «n'être nulle part dans le temps» (*Ann*, p. 213), il est parfois difficile de prédiquer autre chose qu'une ineffabilité, un retrait par rapport à toute détermination, un désir vague, une inquiétude absolue.

8 Capable d'éclairer aussi bien l'expérience du couple que la vie professionnelle.

Ces lignes racontent comment l'autrice, alors âgée de vingt ans, dénigre clichés et stéréotypes et commence à élaborer une réflexion sur l'écriture: la recherche d'une «langue inconnue» ou d'une «pureté première» coïncide, à cette époque de sa vie, avec la promotion d'un projet littéraire et existentiel orienté vers l'exploration d'un domaine subjectif ineffable et fondé sur une misologie au moins partielle, sur une insatisfaction devant les instruments discursifs et idéologiques transmis par l'institution (universitaire ici). Le passage répète ainsi la conjonction, déjà observée plus haut, d'un sentiment différentiel de soi dans l'inadéquation aux modèles et d'un investissement dans la littérature. Or, parce qu'il consiste en une citation de fragments du journal intime de l'autrice, il constitue implicitement un dispositif énonciatif problématique: l'exhibition d'une parole privée qui thématise elle-même la recherche d'une pureté expressive s'effectue ici dans le cadre d'une distance énonciative entre la voix narrante et l'énonciatrice passée du journal intime. Cette distance est en outre renforcée par les commentaires de la narratrice sur le contenu du journal («D'autres phrases contredisent cette lassitude»; «Elle ne dit pas laquelle») dans la mesure où ceux-ci construisent une intelligibilité distanciée et non littérale des citations produites. C'est que comme l'explique Alain Rabatel,



> les dires, recontextualisés, sur le mode de la connotation autonymique, cumulent parfois chez A. Ernaux des valeurs d'usage et de mention, adoptant, aux yeux de la narratrice, un ensemble de valeurs supplémentaires, en tant que discours prototypique ou stéréotypique: dans un agencement textuel de ce genre, les discours deviennent des traces symptomales d'une réalité qui dépasse les locuteurs originels et qui érige le locuteur citant en surénonciateur, dans la mesure où l'énonciateur/narrateur dégage, par-delà la signification factuelle des propos des énonciateurs seconds, une signification (souvent de nature idéologique/historique) qui échappe à leurs auteurs.[9]

Le dispositif polyphonique[10] du passage cité invite donc à une interprétation ironique des locutions rapportées «langue inconnue» et «pureté première». Celles-ci deviennent alors des «traces symptomales» d'une instance énonciative (porteuse d'une certaine mystique de l'expression) qui dépasse leur énonciatrice directe (la jeune Annie): elles apparaissent ainsi comme des poncifs véhiculés par un enseignement des Lettres encore empreint d'une certaine mystique spiritualiste. Il y a là comme un clin d'œil de la narratrice qui donne à entendre implicitement la contradiction pragmatique entre la récusation des clichés, d'une part, et le

9 Rabatel, *La fictionnalisation des paroles et des gestes*, cit., p. 115.
10 Au sens d'O. Ducrot dans *Dire et ne pas dire*, Hermann, Paris 1972.

caractère stéréotypé de cette récusation, de l'autre.

Cette brève analyse du dispositif énonciatif dans lequel s'insère cet exemple de convocation du journal intime indique on ne peut plus clairement que l'autrice ne prend pas pour argent comptant les conceptions charriées par la parole qui s'y invente, ni peut-être les formes d'engagement que celle-ci est en mesure de produire. La puissance de subversion d'un sujet («vouloir», «désir») en butte à ce qu'il perçoit comme les dogmatismes d'un conservatisme ambient peut alors être interprétée comme une puissance elle-même idéologiquement et sociologiquement constituée, et, partant, en porte-à-faux non seulement avec les discours que ce sujet rejette mais aussi, et constitutivement, avec les classes qu'il voudrait défendre ou représenter. Ainsi, l'adhésion de l'autrice vers la fin des années 50 ou le début des années 60, c'est-à-dire pendant ses premières années d'études, à une représentation sinon sartrienne du moins vaguement existentialiste de l'engagement est-elle traitée avec une ironie mordante:



> On préférait les textes avec des mots et des phrases qui résumaient l'existence, la nôtre et celle des femmes de ménage de la cité, des livreurs, et nous distinguaient cependant d'eux, parce qu'à leur différence nous nous «posions des questions». Il nous fallait des mots qui contiennent en eux des principes d'explication du monde et de soi, nous dictent une morale: «l'aliénation» et ses satellites, la «mauvaise foi» et la «mauvaise conscience», «immanence» et «transcendance». On évaluait tout à l'aune de «l'authenticité». Sans la crainte de se fâcher avec les parents qui unissaient dans le même opprobre les divorcés et les communistes, on aurait adhéré au Parti. Dans un café, au milieu du brouhaha et de la fumée, d'un seul coup le décor perdait sa signification, on se sentait étranger au monde, sans passé ni avenir, «une passion inutile». (*Ann*, pp. 86-87)

La réflexivité de l'intellectuel (nous «nous posions des questions») est présentée ici comme une stratégie de distinction. Elle sert à le démarquer des classes qu'il serait censé représenter et dessiller.[11] L'écriture du passage

11 Dans la perspective sartrienne, «l'écrivain est celui qui parle à ceux à qui personne ne parle habituellement, les oubliés, les invisibles, et à ceux auxquels on ment. En ce sens, sa parole se distingue, implicitement, de celle des politiques et des classes dirigeantes qui manipulent les masses, mais aussi de celle des intellectuels ou écrivains qui sont à leur solde, "chiens de garde" du capitalisme. L'écrivain parle aux opprimés, mais il en parle aussi: sa parole est un "miroir", où se reflète leur "image", une image jusqu'à présent restée dans l'ombre. Se trouve ici formulée la conception, cruciale chez Sartre, de l'engagement comme "dévoilement", mise au jour de ce qui était resté caché. Mais ce dévoilement, notons-le, s'opère non pas aux yeux des auteurs de l'injustice, mais de ses victimes: il s'agit de dévoiler aux opprimés leur aliénation, pour leur donner le désir de s'en libérer. C'est "par lui", l'écrivain, que ces derniers vont être confrontés à eux-mêmes. L'écrivain, dès lors, n'est pas le médiateur entre deux classes, il est celui qui, de l'extérieur, permet à ceux qui vivent une situation de l'intérieur de mieux la comprendre pour la modifier» (S. Servoise, *Parole d'écrivain et crise de la représentativité*, in «Revue critique de fixxion française contemporaine», 6, juin 2013, pp. 38-49: p. 41).

montre en outre comment cette liberté réflexive revendiquée peut être reconduite à un moralisme rigide et dogmatique («il nous fallait des mots qui contiennent en eux des principes d'explication du monde et de soi, nous dictent une morale»), à un engagement sous influence, sinon sectaire.

Plus généralement, le dispositif citationnel, qui permet dans le livre de représenter non seulement l'investissement de l'autrice dans une écriture privée mais aussi celui d'une génération d'intellectuel.le.s dans une réflexivité critique, démontre que cette écriture et cette réflexivité ne sauraient se fonder sur une subjectivité dotée d'une autonomie et d'un pouvoir discrétionnaire absolu. Bien plutôt, la représentation fantasmée de cette autonomie et de ce pouvoir sont-ils les résultats d'une formation culturelle et donc d'une trajectoire sociale particulières.



### 3. Un récit de la constitution sociologique de la parole privée et de la réflexivité

On peut en effet montrer que *Les années* font le récit sociologique de la constitution conjointe et corrélée d'un espace d'expression personnelle et d'une réflexivité critique. C'est dans les années 1970, à en croire le texte, qu'Annie Ernaux commence à considérer d'un point de vue sociologique le moment de sa formation intellectuelle et les formes de pensée qui le caractérisent: l'attention à l'expérience intérieure – désir, sentiments – et le refus de certaines normes, de certains cadres intellectuels. «Ses années d'étudiante», écrit-elle, «ne sont plus pour elle objet de désir nostalgique. Elle les voit comme le temps de son embourgeoisement intellectuel, de sa rupture avec son monde d'origine» (*Ann*, p. 126). Tout est dit: l'invention d'une parole privée, subjective et subversive dans ces années de formation est explicitement reconduite à une forme d'embourgeoisement. Elle constitue donc un des corollaires du processus de séparation sociologique amplement commenté par la critique et dont l'autrice, dans un entretien à Michelle Porte, date le commencement au début du collège:

> Cette séparation, cette distinction ont surtout été sensibles à partir de la sixième, où accédaient rarement les filles de cultivateurs, de petits commerçants et d'ouvriers qui fréquentaient le pensionnat Saint-Michel. [...] Cette accession au savoir s'accompagne d'une séparation. [...] Je crois qu'elle est inscrite dans mon corps, cette séparation. Cette séparation du monde.[12]

C'est bien cette séparation sociale qui ouvre l'espace d'une énonciation de soi à la première personne en nette rupture avec ce qui est présenté

12 A. Ernaux, *Le vrai lieu – Entretien avec Michelle Porte*, Gallimard, Paris 2014, pp. 25-27.

comme la modalité énonciative du milieu social d'origine de l'autrice. Au cours des repas dominicaux, encore enfant, celle-ci est entourée des récits de parents et d'amis de la famille. «Récit familial et récit social c'est tout un», écrit-elle à propos de ces

> histoires sans événements personnels autres que les naissances, les mariages et les deuils, sans voyages en dehors du régiment dans une lointaine ville de garnison, des existences occupées par le travail, sa dureté et son usure, les menaces de la boisson. (*Ann*, p. 29)



Les récits qui circulent lors de ces réunions conviviales soulignent la communauté d'une condition et le partage d'une ritualité. Ils ne laissent en revanche aucune place à la valorisation des individualités: ainsi que le rappelle l'autrice dans le court essai qu'elle consacre à *La Distinction* de Bourdieu, à l'inverse du «sens de la distinction», qui caractérise la classe dominante, «c'est le principe de conformité qui régit le goût populaire, comme un rappel à la solidarité de condition, une mise en garde contre l'ambition de vouloir ressembler à ceux qui ont des moyens supérieurs».[13] A la parole singulière et privée du journal intime on peut alors opposer le pluriel les «voix» qui, lors des repas de familles,

> transmettaient un héritage de pauvreté et de privation antérieur à la guerre et aux restrictions, plongeant dans une nuit immémoriale, "dans le temps", dont elles égrenaient les plaisirs et les peines, les usages et les savoirs. (*Ann*, p. 29)

Celles-ci bercent les premières années de l'autrice et en dessinent le cadre originel, le passé mythique.[14] Quelques pages avant dans le texte, évoquant, au sortir de la guerre, les événements des années 40, Annie Ernaux raconte comment

> les voix mêlées des convives composaient le grand récit des événements collectifs, auxquels, à force, on croirait avoir assisté […]. Sur fonds commun de faim et de peur, tout se racontait sur le mode du "nous" et du "on". (*Ann*, p. 23)

Un récit sociologique de la constitution de la parole privée en tant que différenciation énonciative dont le journal représente l'espace privilégié est donc nettement lisible dans *Les Années.* Un tel récit et le dispositif énonciatif global de l'œuvre corroborent implicitement, et toutes différences gardées, l'antisubjectivisme d'un Volochinov: «non seulement la conscience individuelle ne peut rien expliquer, mais elle doit être expliquée elle-même à

13 Ead., *La distinction, œuvre totale et révolutionnaire*, in *Bourdieu, l'insoumission en héritage*, éd. E. Louis, Presses Universitaires de France, Paris 2013; p. 35.

14 Comme le rappelle opportunément Raffaele Donnarumma. Cf. R. Donnarumma, *«Gli anni» di Annie Ernaux*, «Allegoria», 76, 2017, pp. 109-122: p. 116.

partir du milieu idéologique et social. *La conscience individuelle est un fait socio-idéologique*».[15] C'est que paradoxalement, l'accomplissement politique de la réflexivité critique ne peut advenir qu'à travers la représentation de la constitution sociologique de la réflexivité elle-même et donc par une mise en question de l'existence d'une conscience et d'une parole privée qui en seraient au fondement. Si, d'un côté, cela justifie le projet autobiographique – dans la mesure où le point de vue critique ne peut plus faire l'économie d'une analyse de sa propre constitution – il est exclu, de l'autre, qu'un tel projet s'appuie sur le mythe d'une intériorité,[16] que la parole autobiographique et la sincérité qui la caractérise relèvent de la sphère privée.

Il est peut-être utile de procéder à une synthèse provisoire de ce que nous a montré l'étude de la représentation de la parole privée du journal intime dans l'œuvre. A un premier niveau, cette parole, parce qu'elle se rêve et se constitue dans une distance avec certains discours en circulation, représente le premier exercice d'une réflexivité critique qui s'en prendra aux idéologies et à la rhétorique néo-libérale: ne s'en laissant pas conter, elle s'affirme dès l'adolescence contre les évidences de ce qu'elle considère comme le sens commun et se fait volontiers rebelle et iconoclaste. A un second niveau, parce qu'elle est représentée dans le cadre d'un récit qui en révèle les lieux communs et le caractère sociologiquement constitué, elle est elle-même le thème d'une réflexion démystifiante. Tout se passe comme si *Les Années* radicalisaient la réflexivité critique inventée dans la rébellion intime du journal: la réflexivité pratiquée dans le livre, au-delà du refus des discours et représentations admis, refus lisible dans les journaux intimes de l'autrice comme dans la distanciation citationnelle qui caractérise l'énonciation du récit, au-delà d'une affirmation différentielle de soi comme subjectivité indéterminée et ineffable, consiste d'abord en une objectivation de ses propres conditions (sociologiques, discursives) de possibilité. Il s'agit donc d'une réflexivité redoublée qui prend pour thème la réflexivité elle-même. S'il fallait en nommer le concept, on pourrait parler ici de surréflexion[17] ou d'observation de deuxième ordre,[18] toutes dénominations qui font signe vers la facticité et la contingence de toute réflexion.



15 V.N. Volochinov, *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, trad. fr. de M. Yaguello, Les Éditions de Minuit, Paris 1977, p. 30.

16 C'est sans surprise qu'on voit coïncider, dans une même démystification de la notion de sujet, l'orientation bourdieusienne d'Annie Ernaux avec la lecture que Bouveresse fait de Wittgenstein. Sur la proximité de Bourdieu et de Bouveresse sur ce point, voir F. Coste, *Explore. Investigations littéraires*, Questions théoriques, Paris 2017, p. 48, n. 42.

17 Sans revendiquer intégralement l'héritage merleau-pontien que le terme ne laisse pas d'évoquer même s'il est ici aussi question de ramener la réflexion à sa facticité, à son ancrage existentiel contingent et incarné. Voir M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible. Notes de travail*, éd. C. Lefort, Gallimard, Paris 1964, p. 70.

18 Au sens que Niklas Luhmann donne à ce terme.

C'est bien ce mouvement de retour sur soi de la réflexivité qui permet de déceler dans l'énonciation à la première personne une disposition acquise fondée en partie sur le refoulement de l'histoire de cette acquisition. On comprend alors que le projet autobiographique d'Annie Ernaux consiste à réinscrire l'énonciation diariste (privée et individuellement subversive) dans des logiques (collectives et publiques) de constitution de l'imaginaire et des formes de subjectivation: c'est là son projet politique. Non qu'il s'agisse de décrédibiliser la subversion de l'écriture à la première personne qui émerge à l'adolescence cependant. Il est bien plutôt question de la légitimer et d'en exhumer les angles morts en la dotant d'un surplus de lucidité sociologique, en la démystifiant. C'est ainsi que s'expliquent les choix énonciatifs opérés (refus du «je», utilisation du «on», du «nous» et du «elle»). Certes ceux-ci ont une fonction de réparation (puisqu'ils renouent avec les modalités énonciatives d'une classe d'origine, que l'autrice craint d'avoir trahie), mais leur efficacité critique est considérable: entérinant l'impossibilité d'un surplomb critique ils rendent possible une critique impliquée[19] dont le pouvoir de représentation dépend moins d'une exceptionnalité intellectuelle classiste (qui engendrerait comme on sait la conscience malheureuse de l'engagement sartrien) que du caractère partagé des mécanismes qu'elle met en lumière et dont elle-même participe.

## 4. Deux modèles d'autobiographie: autosociobiographie versus «sensation palimpseste»

On peut alors supposer que la représentation de la parole privée et de la réflexivité critique dans l'œuvre nourrit la formulation du projet même des *Années*. En effet, imitant la circularité de la *Recherche*, mais sapant radicalement la dichotomie proustienne du moi social et du moi profond, Annie Ernaux se fait l'historienne d'un projet autobiographique qu'elle formule par touches tout au long de sa carrière d'écrivaine. L'analyse des passages réflexifs (ici au sens de méta-poétiques) dans le texte requerrait une étude approfondie que nous ne pouvons mener dans le cadre de cet article: nous nous limiterons à rappeler que la réflexion qui aboutit à l'écriture du livre est amplement documentée dans le récit. Elle s'étend sur

19 Au sens que Bruno Blanckeman donne à ce terme quand il l'oppose à l'engagement littéraire traditionnel au nom de valeurs affirmées comme transcendantes: «Quelle est au juste la place de l'écrivain impliqué? C'est être partie prenante d'une situation, mais aussi en être partie poreuse, se savoir vulnérable, donc virtuellement coresponsable de ce qu'il dénonce, ne pas s'exempter de certains phénomènes, certains enjeux intolérables dont il saisit les non-dits et dénonce les effets pervers, mais, en l'occurrence, faire avec sa propre complicité, sa propre fascination, fussent-elles involontaires, pour un système d'autant plus captieux que séduisant» (B. Blanckeman, *Annie Ernaux: une écriture impliquée*, in *Annie Ernaux: Un engagement d'écriture*, éds. P.-L. Fort, V. Houdart-Merot, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2015, pp. 125-131: p. 127).

plusieurs décennies pour aboutir, à la fin du volume, à l'hypothèse de deux orientations poétiques possibles: la tentative d'écrire à partir de ce que l'autrice nomme la «sensation palimpseste» (*Ann*, p. 213) et le projet d'exhumer la forme d'une mémoire collective. La «sensation palimpseste» – qu'Annie Ernaux récusera comme modèle – est celle d'un

> temps d'une nature inconnue qui s'empare de sa conscience et aussi de son corps, un temps dans lequel le présent et le passé se superposent sans se confondre, où il lui semble réintégrer fugitivement toutes les formes de l'être qu'elle a été […] une sensation qui l'aspire par degrés loin des mots et de tout langage vers les premières années sans souvenirs, la tiédeur rose du berceau, par une série d'abymes [...], qui abolit ses actes et les événements, tout ce qu'elle a appris, pensé, désiré, et l'a conduite au travers des années, à être ici, dans ce lit avec cet homme jeune, c'est une sensation qui supprime son histoire.



On le voit cette sensation fournit un modèle définissable comme une mystique de la remémoration subjective, notamment parce qu'elle conduit «loin des mots et de tout langage», loin de toute forme de représentation communicable et partageable. Elle est le correspondant, sur le plan poétique, d'une mystique de l'intériorité qui annihilerait, dans une sensation immédiate du temps, les capacités cognitives et mémorielles du sujet. Mais, de même que le travail de l'ironie citationnelle permettait de montrer le caractère constitué du mythe de l'intériorité ineffable, la narratrice rappelle ici, avec une lucidité critique impeccable, qu'une telle mystique est sans doute objectivable comme le produit d'une époque, comme la résultante de formes de subjectivation historiquement constituées et situées dans une trajectoire sociale et dans les pratiques (amoureuses dans le cas présent) rendues possibles par cette trajectoire:

> Est-ce que cette sensation elle-même ne relève pas de l'histoire, des changements dans la vie des femmes et des hommes, de cette possibilité de l'éprouver en se trouvant à cinquante-huit ans près d'un homme de vingt-neuf sans aucun sentiment de faute ni, d'ailleurs, de fierté. (*Ann*, p. 214)

A l'illumination esthétique du palimpseste et à sa mystique décontextualisante, l'autrice opposera et préfèrera un second modèle formel d'autobiographie capable d'abouter l'expérience du sujet à une dimension collective et historiquement lisible, patiemment recomposée à partir du recueil d'éléments discursifs, comportementaux et émotionnels:

> Ce qui compte pour elle, c'est au contraire de saisir cette durée qui constitue son passage sur la terre à une époque donnée, ce temps qui l'a traversée, ce monde qu'elle a enregistré rien qu'en vivant. Et c'est dans une autre sensation qu'elle a puisé l'intuition de ce que sera la forme de son livre, celle qui

> la submerge lorsque à partir d'une image fixe du souvenir – sur un lit d'hôpital avec d'autres enfants opérés des amygdales après la guerre ou dans un bus qui traverse Paris en juillet 68 – il lui semble se fondre dans une totalité indistincte, dont elle parvient à arracher par un effort de la conscience critique, un à un, les éléments qui la composent, coutumes, gestes, paroles, etc. Le minuscule moment du passé s'agrandit, débouche sur un horizon à la fois mouvant et d'une tonalité uniforme, celui d'une ou de plusieurs années. Elle retrouve alors, dans une satisfaction profonde, quasi éblouissante – que ne lui donne pas l'image, seule, du souvenir personnel –, une sorte de vaste sensation collective, dans laquelle sa conscience, tout son être est *pris*. […]
>
> La forme de son livre ne peut donc surgir que d'une immersion dans les images de la mémoire pour détailler les signes spécifiques de l'époque, l'année, plus ou moins certaine, dans laquelle elles se situent – les raccorder de proche en proche à d'autres, s'efforcer de réentendre les paroles des gens, les commentaires sur les événements et les objets, prélevés dans la masse des discours flottants, cette rumeur qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer. Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui – pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire. (*Ann*, pp. 249-250)

Les raisons de cette préférence sont claires: il s'agit de produire, au-delà du «souvenir personnel», la représentation d'un temps commun, à partir d'un effort «critique» d'identification et d'assemblage des éléments partagés qui en constituent l'expérience («coutumes, gestes, paroles, etc.»).

On l'aura compris, l'autosociobiographie imaginée par Annie Ernaux, procède de l'abandon d'un projet épiphanique incapable de dire l'histoire et de mettre en récit les modes de sentir du sujet qui en est le support. Ce faisant, elle se prémunit contre les illusions d'optiques que reconduirait un engagement littéraire fondé une métaphysique du sujet similaire. Selon une telle métaphysique, la critique politique se fonderait dans l'acte d'une subjectivité libre et discrétionnaire dont nous avons vu qu'elle s'investit d'abord dans l'espace énonciatif imaginaire d'une parole privée, socialement neutre et historiquement insituable.[20]

20 Pour cette raison on peut affirmer que *Les années* radicalisent une des problématiques essentielles des littératures de l'autobiographie et de la confession. Selon Florent Coste, en effet, ces genres littéraires «prouvent bien, d'une part, que la littérature n'est pas une affaire d'intériorité, mais une affaire éminemment publique; d'autre part, que nous n'avons pas d'accès direct et immédiat à l'intériorité (la subtilité des dispositifs autobiographiques suffit à montrer, par les détours raffinés et scrupuleux qu'ils empruntent pour contourner les points aveugles qu'ils se donnent comme objets, que l'introspection, faute de garantir l'observation non problématique de soi par soi-même, produit une vision statique et substantive de phénomènes en réalité dynamiques); enfin, que l'intériorité, loin

## 5. Critique et décontextualisation: une prise de parole spectrale?

De même que le journal intime se voyait reconduit aux dynamiques sociales de sa constitution et le sujet qui s'y inventait à sa facticité, l'autobiographie se pense ici comme une prise de parole politique dans la mesure exacte où elle engage, à partir de la réinscription du sujet dans les dynamiques sociologiques de sa constitution, la représentation de collectifs sociaux et générationnels. Mais quels types de contenus et d'actions politiques un tel dispositif est-il en mesure de prendre en charge, et selon quelles modalités?

Pour répondre à cette question, il faut considérer d'abord qu'une des spécificités du livre tient à ce qu'il tente non pas de parler au nom de groupes invisibles[21] depuis une position de surplomb mais de donner à voir et à entendre les représentations et les discours avec lesquels l'autrice et différents groupes plus ou moins proches sont entrés en contact, et autour desquels ils se sont constitués. Des sujets collectifs qu'elle mobilise et dans lesquels elle s'inclut le plus souvent, l'autrice prétend donc moins nous dire qu'ils existent ou ce qu'ils pensent que rapporter les pratiques qu'ils ont adoptées, les énoncés qu'ils ont répètés ou les paroles qu'ils ont régulièrement entendues. L'omniprésence, dans le texte, du régime citationnel des formules est le signe le plus clair de ce parti pris et de ce qu'on pourrait définir comme une manière de prudence représentationnelle. Prudence quasi ethnographique sans doute puisqu'elle se fonde sur l'observation et la production de documents (photographies, vidéos, journal intime, archives, etc.) et de témoignages (principalement ceux de l'autrice elle-même). Nous employons ici le terme de «formule» dans une acception large pour désigner le «continuum des expressions figées»,[22] toutes les locutions, stéréotypes, clichés, slogans, *etcetera* qui assument ou peuvent assumer une relevance collective sans que celle-ci soit nécessairement polémique[23] ni explicitement perçue par les acteurs du champ où ces énoncés et locutions circulent. Comme nous l'avons déjà établi ailleurs,[24] le



d'être donnée comme origine et fondement de toute parole, résulte de constructions institutionnelles et discursives particulièrement élaborées, dont il reste à écrire l'histoire complexe sur le temps long. Dénoncer le mythe de l'intériorité ne revient pas à rayer cette dernière de la carte. Cela signifie en revanche seulement qu'il est chimérique de la considérer comme la source naturelle et originelle de la pensée et de la parole, alors qu'elle n'est probablement qu'un artefact fabriqué par de multiples institutions (et au bout de la file, on trouvera certainement la littérature)» (F. Coste, *Explore. Investigations littéraires*, Questions théoriques, Paris 2017, p. 151).

21 Dans la mesure, notamment, où la frontière des invisibilités sociales a sans doute reculé avec la révolution médiatique de ces trente dernières années. Nous renvoyons de nouveau à Servoise, *Parole d'écrivain et crise de la représentativité*, cit., p. 43.

22 R. Amossy, A. Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Armand Colin, Paris 2021, p. 100.

23 A. Krieg-Planque, *La notion de «formule» en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Paris 2009, p. 7.

24 Sur ce point nous nous permettons de renvoyer à B. Monginot, "*Nous n'avons que des formules et elles ne sont pas à nous" – devenir (des) formules dans «Les années» d'Annie Ernaux*, in *La Littérature en formules*, «Fabula-LHT», 2023. L'article établit comment dans *Les années* Annie Ernaux, en

recours massif à la citation de formules dramatise un décalage énonciatif entre la voix de l'autrice, celle des énonciateurs qui en font usage et celle des hyperénonciateurs[25] (ces énonciateurs abstraits qui garantissent la cohérence idéologique des différents groupes constitués autour des valeurs exemplifiées par les formules en question). Cette dramatisation a pour fonction de mettre en lumière les soubassements idéologiques des discours qui s'échangent et circulent au quotidien.



Un tel dispositif critique permet donc de retracer la constitution sociale des imaginaires et de reconduire tel pan de discours stéréotypé à l'hyperénonciateur dont il provient: sa force pragmatique est toute entière dans la puissance heuristique des analyses qu'il produit. Nous ferons cependant l'hypothèse que sa limite en termes d'engagement tient paradoxalement à la décontextualisation qu'il produit et qui le dégage de toute conflictualité directe. Cette décontextualisation tient à des facteurs d'ordres différents. Elle provient tout d'abord du fait que c'est moins la littéralité des événements et la portée pragmatique des énonciations que leurs soubassements idéologiques qui sont considérés. Elle découle ensuite de la nature itérative des formules qui constituent la matière première de l'ouvrage et sur lesquelles se fonde la méthode critique de l'autrice: en effet, l'itérativité, faisant signe vers la possibilité d'autres occurrences, soustrait d'emblée ces énoncés aux contextes dans lesquels ils sont proférés. Enfin, et plus généralement, la remémoration dont procède l'écriture autobiographique implique une distance temporelle avec les événements qu'elle relate, et donc une impossibilité pratique de les transformer.

Alain Rabatel a très finement décrit cette poétique de la décontextualisation qui transforme les actions et les événements représentés en des «notations embryonnaires qui renvoient à des personnages et à des récits potentiels» et s'organisent souvent en liste.[26] Dans la mesure où elle contribue à déparcticulariser le récit, le critique y voit la représentation d'une multiplicité virtuelle des trajectoires sociologiques et discursives d'une époque. On pourrait ajouter qu'elle correspond sans doute au projet surréflexif de représenter les dynamiques de constitution de tout point de vue, y compris de celui qui représente. Mais il est également possible de la mettre au compte de la dimension spectrale[27] d'une narration qui se présente comme une catabase

produisant une analyse critique de la circulation des formules et de l'organisation systématique des énoncés préconstruits provenant de différents univers discursifs, propose une lecture de l'évolution historique des hyperénonciateurs et des formes d'énoncés formulaires qu'ils produisent.

25 Sur la notion d'hyperénonciateur voir D. Maingueneau, *Hyperénonciateur et particitation*, in «Langages», 56, 2004, pp. 111-127.

26 Rabatel, *La fictionnalisation des paroles et des gestes*, cit., p. 120.

27 Nous rejoignons ici les analyses proposées par Bruno Blanckeman dans *Du romanesque dans «Les Années»*, in «Littérature», 206, Armand Colin, Paris 2022, pp. 72-78: p. 78.

prise entre les bornes de deux phrases définitives, respectivement la première et la dernière du livre: «Toutes les images disparaitront» (*Ann*, p. 11) et «Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais» (*Ann*, p. 254). Annie Ernaux s'en explique elle-même:

> Quand elle désirait écrire, autrefois, dans sa chambre d'étudiante, elle espérait trouver un langage inconnu qui dévoilerait des choses mystérieuses, à la manière d'une voyante. Elle imaginait aussi le livre fini comme la révélation aux autres de son être profond, un accomplissement supérieur, une gloire – que n'aurait-elle pas donné pour devenir «écrivain» de la même façon qu'enfant elle souhaitait s'endormir et se réveiller Scarlett O'Hara. Par la suite, dans des classes brutales de quarante élèves, derrière un caddie au supermarché, sur les bancs du jardin public à côté d'un landau, ces rêves l'ont quittée. Il n'y avait pas de monde ineffable surgissant par magie de mots inspirés et elle n'écrirait jamais qu'à l'intérieur de sa langue, celle de tous, le seul outil avec lequel elle comptait agir sur ce qui la révoltait. *Alors, le livre à faire représentait un instrument de lutte. Elle n'a pas abandonné cette ambition mais plus que tout, maintenant, elle voudrait saisir la lumière qui baigne des visages désormais invisibles, des nappes chargées de nourritures évanouies, cette lumière qui était déjà là dans les récits des dimanches d'enfance et n'a cessé de se déposer sur les choses aussitôt vécues, une lumière antérieure.* (*Ann*, pp. 252-253; nous soulignons)



L'autrice énonce ici avec lucidité le paradoxe voire la contradiction d'un projet autobiographique pensé à la fois comme opération de critique politique («un instrument de lutte») et comme mémorial sensible de ce qui a été (une tentative de sauvetage).

Nous pouvons donc nous interroger: le dispositif complexe des *Années* est-il encore un instrument de lutte? Si l'on compare le livre aux fréquentes prises de position *à chaud* d'Annie Ernaux dans les médias,[28] on ne peut manquer de remarquer la décontextualisation et le retrait énonciatif qui caractérisent la représentation des événements politiques qu'il mentionne. Les deux modalités de prise de parole sont évidemment diamétralement opposées. Que l'on confronte par exemple le billet qu'Annie Ernaux publiera dans «Libération» le 13 mars 2008 intitulé *Le Président ou le présent à perpétuité*[29] avec ce passage du récit:

28 Pour une analyse de celles-ci voir A. Wroblewski, *La colère saine d'Annie Ernaux*, in *Annie Ernaux, les écritures à l'œuvre*. Actes du colloque, Université de Picardie Jules Verne, 16 et 17 mars 2017, éds. A. Adler, J. Piat, Fabula / Les colloques, 2020, https://www.fabula.org/colloques/document6655.php (consulté le 10/5/2023).

29 Billet qui marque un tournant dans l'interventionnisme politique de l'écrivaine selon A. Wroblewski: «le billet anti-Sarkozy intitulé *Le Président ou le présent à perpétuité* qu'elle a publié dans "Libération" en 2008 (l'année de la parution des *Années*) marque, en quelque sorte, un tournant dans sa posture médiatique. Depuis, il semble que les journalistes l'interrogent autant sur ses idées politiques que sur ses ouvrages» (Wroblewski, *La colère saine d'Annie Ernaux*, cit.).

> Un discours mauvais cognait librement, rencontrant l'assentiment de la plus grande partie des téléspectateurs qui ne s'émouvaient pas d'entendre le ministre de l'Intérieur vouloir «nettoyer au Karcher» la «racaille» des banlieues. Les vieilles valeurs étaient brandies, l'ordre, le travail, l'identité nationale, lourdes de menaces contre des ennemis qu'il était laissé aux «honnêtes gens» le soin de reconnaître, les chômeurs, les jeunes de banlieue, les immigrés clandestins, les sans-papiers, les voleurs et les violeurs, etc. Jamais un si petit nombre de mots n'avait propagé autant de foi depuis longtemps – des mots auxquels les gens s'abandonnaient comme s'ils avaient le tournis de toutes les analyses et informations, le dégoût des sept millions de pauvres, des SDF, des statistiques du chômage, qu'ils s'en remettaient à la simplicité. 77 % des sondés estiment que la justice est trop clémente avec les délinquants. Les vieux nouveaux philosophes radotaient à la télé leurs anciens discours, l'abbé Pierre était mort, les Guignols ne faisaient plus rire et *Charlie Hebdo* gérait ses anciennes indignations. On pressentait que rien n'empêcherait l'élection de Sarkozy, le désir des gens d'aller à son terme. Il y avait de nouveau une envie de servitude et d'obéissance à un chef. (*Ann*, p. 238).

Si les deux textes décrivent un même climat politique et idéologique marqué par la montée d'un «antihumanisme»[30] de droite, s'ils proposent de reconstruire et d'interpréter ce climat à partir du montage de notations relatives à certains éléments contextuels considérés comme représentatifs d'une situation sociale, la publication du 13 mars a une valeur pragmatique clairement assumée. Adressée à un lectorat de gauche (celui de «Libé») à trois jours des élections municipales de 2008, elle se veut un avertissement et une tentative de secouer l'opinion et d'appeler aux urnes. La fin du billet est ainsi une invitation à l'action: «Pour reprendre la phrase favorite d'une ancienne analyste politique, les dernières nouvelles de demain ne sont pas bonnes. A moins que». Dans une telle prise de parole, Annie Ernaux se présente comme partie prenante d'une lutte politique en cours. Les dimensions perlocutoires (alarmer) et illocutoires (enjoindre de voter ou à tout le moins à réagir) de son discours sont nettement mises en avant.

Contrastant avec un tel interventionnisme médiatique, la perspective mémorielle des *Années* et sa mise en lumière critique des idéologies par une exhibition des stéréotypies situe l'œuvre du côté d'une tradition littéraire, celle de l'écrit d'outre-tombe, d'une parole polyphonique sur l'histoire énoncée *post mortem*, c'est-à-dire à partir d'une nécessaire distance (temporelle, énonciative et pragmatique) par rapport aux conflits sociaux et aux débats représentés. Dans le passage cité, l'imparfait estompe

30 A. Ernaux, *Le Président ou le présent à perpétuité*, «Libération», 13 mars 2008, https://www.liberation.fr/tribune/2008/03/13/le-president-ou-le-present-a-perpetuite_67184/ (consulté le 10/5/2023).

l'événementialité des petites phrases de Sarkozy en les inscrivant dans une durée dilatée. Les actants du récit ne se situent plus sur le plan des individus, mais, comme dans une manière de fantasmagorie infernale aux tonalités quasi épiques, sur le plan de groupes humains anonymes («gens», «SDF», «chômeurs», «vieux nouveaux philosophes», «pauvres»), de valeurs abstraites[31] brandies comme des étendards allégoriques («Les vieilles valeurs étaient brandies, l'ordre, le travail, l'identité nationale, lourdes de menaces») ou d'énoncés efficaces magiquement dotés d'agentivité («Jamais un si petit nombre de mots n'avait propagé autant de foi depuis longtemps»). La construction par accumulation finit d'emphatiser la force du phénomène idéologique décrit qui apparait alors comme un destin pressenti et inéluctable («on sentait que rien n'empêcherait l'élection de Sarkozy, le désir des gens d'aller à son terme»).



Comment ne pas être surpris cependant en considérant que les événements relatés dans ces lignes sont, peu ou prou, contemporains de leur écriture? Les petites phrases de Sarkozy datent de 2005; l'abbé Pierre est mort en 2007: *Les années* paraissent en 2008. La transfiguration narrative que nous venons de décrire s'applique donc, au moment de l'écriture, à un présent encore incandescent. Quelle distance pourtant ! Quel recul devant ce qui est immédiatement représenté comme le passage de l'Histoire ! Il y a là sans aucun doute une tentative de résister, grâce aux instruments fournis par le dispositif narratif et énonciatif des *Années*, à l'imposition par le pouvoir d'un présent événementiel pléthorique qui interdit toute lecture politique de l'évolution historique en cours, imposition explicitement condamnée dans la tribune du 13 mars 2008, à laquelle elle donne son titre:

> Comment qualifier le climat de cet avant-printemps, de ce mois de mars dont le regretté Pierre Desproges prédisait autrefois ironiquement, «sans aucune arrière-pensée politique», qu'il ne passerait pas l'hiver?
>
> *D'abord l'ahurissement, l'incapacité de saisir ce qui se passe et nous entraîne depuis dix mois. Dix mois seulement mais la durée, la sensation de durée ne veulent plus rien dire, non plus que la mémoire d'hier et la représentation de demain. Sarkozy dissout le passé le plus récent et rend illisible l'avenir.* Il nous enferme dans un présent perpétuel d'annonces sans lendemain, de péripéties privées, dans un surgissement quasi quotidien de choses nouvelles aussitôt oubliées et remplacées par d'autres à l'image même des médias dominants qui ont favorisé, euphémisme, son élection: le virtuel et l'amnésie.[32]

31 Qui dessinent explicitement l'univers axiologique de l'hyperénonciateur auquel sont reconductibles certains des énoncés et expressions rapportés tels que: «honnêtes gens» ou «77 % des sondés estiment que la justice est trop clémente avec les délinquants».

32 Ernaux, *Le Président ou le présent à perpétuité*, cit.; nous soulignons.

Mais encore faut-il considérer que cette résistance se fait au prix d'une décontextualisation de la prise de parole. La lutte que permet la tribune, son pragmatisme, restent inaccessibles à ce qui se présente dans *Les Années* comme une transposition symbolique et critique du monde comme il va à partir d'un au-delà. La lisibilité du monde et de l'histoire telle que la conçoit Annie Ernaux dans l'œuvre semble impliquer, au moins partiellement, sinon une pacification, du moins un désinvestissement des «signes idéologiques» évoqués, là où l'écriture des tribunes s'effectue encore dans l'arène du débat public. Plus que tout autre dans la carrière d'Annie Ernaux, ce livre, qui propose pourtant la représentation critique la plus complexe que l'autrice ait jamais produite, se tisse d'une parole séparée, énonciativement coupée de ses contextes. Cernée d'un côté par l'imparfait qui l'éloigne d'un insituable présent de l'énonciation, de l'autre par la construction surréflexive d'un dispositif énonciatif démystifiant qui reconduit toute parole aux dynamiques sociologiques de sa constitution, l'implication pratique du récit aurait-il pour limites d'un côté une profonde obsession de la fuite du temps, une profonde mélancolie, de l'autre, la distance ironique qui interprète toute énonciation par rapport au thésaurus idéologique dont elle procède? Comme l'affirme V. N. Volochinov,

> *dans tout signe idéologique s'affrontent des indices de valeur contradictoires*. Le signe devient l'arène où se déroule la lutte des classes. Cette *pluriaccentuation* sociale du signe idéologique est un trait de la plus haute importance. De fait, c'est cet entrecroisement des indices de valeur qui rend le signe vivant et mobile, capable d'évoluer. Le signe, s'il est soustrait aux tensions de la lutte sociale, s'il parait être à l'écart de la lutte des classes, s'étiolera immanquablement, dégénèrera en allégorie, deviendra l'objet d'étude des philologues et ne sera plus un outil rationnel vivant pour la société. La mémoire de l'histoire de l'humanité est pleine de ces signes idéologiques défunts, incapables de constituer une arène pour l'affrontement des accentuations sociales vivantes. C'est seulement dans la mesure où le philologue ou l'historien en conservent la mémoire, qu'il subsiste encore en eux quelques lueurs de vie.[33]

Si *Les années* constituent bien un formidable dispositif de politisation de l'intime capable de mettre en crise toute forme d'individualisme, toute mystique de l'expression de soi, si le livre donne l'exemple sans doute inégalé d'une réflexivité[34] consciente de sa constitution sociologique, exemple dont

33 Volochinov, *Le marxisme et la philosophie du langage*, cit., p. 44.

34 Témoignant d'une lucidité de l'autrice sur soi-même et sur les postures qu'elle adopte qui va selon nous bien au-delà des limites observées par M. Heck dans son étude des ethnotextes d'Annie Ernaux. Voir M. Heck, *La «politique de la littérature» chez Annie Ernaux: le cas des ethnotextes*, in «Littérature», 206, 2, 2022, pp. 18-31.

la valeur méthodologique est inestimable, il semble que cette politisation radicale de l'autobiographie ne puisse faire l'économie d'un pas de côté par rapport aux conflits du présent. Sur la scène publique, cette œuvre constitue donc une prise de parole paradoxale: parce qu'elle s'énonce à partir d'un présent insituable, depuis l'outre-tombe d'un regard spectral sur l'histoire, les affrontements du passé, les rapports de domination patiemment reconstruits à partir d'une lecture sociologique de la circulation des discours[35] y demeurent à l'état de traces. A tout le moins leur interprétation oscille-t-elle – tout comme celui des formules à partir desquelles ils sont analysés – entre une lecture critique (capable d'en révéler la raison et les fonctionnements) et une lecture indicielle (se limitant à attester leur «avoir été»).[36] Dira-t-on pour autant qu'ils deviennent «des signes idéologiques défunts, incapables de constituer une arène pour l'affrontement des accentuations sociales vivantes» ou bien optera-t-on pour une reconnaissance de l'efficacité politique de la construction d'une mémoire critique? Le lecteur, la lectrice et les sociologues de la littérature en jugeront.



35 Fidèle en cela au Bourdieu de *Langage et pouvoir symbolique* qui se donnait pour objet «la relation qui unit des systèmes structurés de différences linguistiques sociologiquement pertinentes et des systèmes également structurés de différences sociales» (P. Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, Paris 2001, p. 83).

36 Sur l'oscillation entre lecture critique et lecture indicielle – couple de notions qui recoupe la distinction établie par Annie Ernaux entre l'œuvre comme instrument de lutte et l'écriture comme sauvetage du passé – nous nous permettons de renvoyer de nouveau à notre article, "*Nous n'avons que des formules et elles ne sont pas à nous*", cit.